

la parole à Robert et à sa femme, en leur disant : “ Vous m’avez écrit pour me demander de rester dans cette maison pendant six mois, ou un an : je vous ai fait réponse qu’il ne dépendrait pas de moi que vous ayez cette satisfaction. Dans quelques instans vous allez connaître le maître de la maison ; il verra si votre proposition lui convient ; vous verrez également s’il vous convient de rester avec lui.”

M. Speckleer fit ouvrir les caisses, et placer en lieux convenables les objets qu’elles contenaient : c’étaient des étoffes de différentes sortes, de la porcelaine, de l’argenterie, &c. Chaque fois qu’on plaçait ces différents objets, M. Speckleer me demandait s’ils étaient de mon goût, et je répondais à ses questions d’une manière qui paraissait lui faire plaisir. Madame Robert et son mari enchie-rissaient sur mes éloges, et chaque mot qu’ils prononçaient faisait sourire M. Speckleer et le notaire.

Lorsque tout fut arrangé, M. Speckleer parut impatient : “ On tarde bien à venir, dit-il au notaire ; vous avez cependant donné l’ordre positif. — Oui, je m’étonne qu’on ne soit point encore ici.” Comme il finissait ces mots, une des servantes ouvrit la porte, en disant au notaire : “ Monsieur, on vous attend.” Il sortit. M. Speckleer, s’approchant de moi et me prenant la main, me dit : “ M. Paulin, je suis enchanté que l’arrangement de cette maison vous soit agréable ; elle est à vous ; daignez la recevoir comme l’assurance de l’amitié reconnaissante.”

Étourdi de ces paroles, j’allais lui demander une explication, lorsque la porte s’ouvrit, et que je vis entrer le notaire, tenant de l’une et l’autre main Joséphine et sa tante, suivies du père Bertrand. Ma surprise était extrême ; je ne pouvais en croire mes yeux, et mon étourdissement était tel qu’il m’était impossible de prononcer une seule parole.

M. Speckleer me dit : “ Revenez de votre surprise : vous avez arraché le capitaine Wilthis à l’infamie d’une prison ; vous n’avez pas calculé si le service que vous lui rendiez pouvait nuire à vos intérêts ; vous n’avez suivi que l’impulsion d’une belle âme. . . .

Le capitaine Wilthis est mon neveu, fils unique de ma sœur, et mon seul héritier. A peine fut-il de retour en Angleterre, qu’il fut forcé de partir sur-le-champ pour l’Inde ; il n’eut que le temps de m’écrire et de me faire le détail de votre action généreuse envers lui, en me priant instamment de vous rembourser la somme que vous lui aviez prêtée, et de récompenser, autant qu’il serait en mon pouvoir, le service généreux et désintéressé que vous lui aviez rendu. La lettre de mon neveu me causa la plus vive émotion, et dès l’instant où elle me parvint, je me proposais de vous récompenser au-delà de toute espérance ; mais avant, je voulus m’assurer si aucun intérêt particulier n’avait motivé votre action ; un correspondant sûr, que j’ai en cette ville, m’a instruit de tous